

Michèle Bonnechère

Prêtre-ouvrier à Renault Billancourt

L'itinéraire de Daniel Bonnechère
La Mission de France, son choix du mariage
et ses questions à l'Église catholique



Préface de Claude Wiener

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Fils de petits paysans normands, Daniel Bonnechère (1927-2020) connut la guerre et l'exode avec sa famille. Marqué par le scoutisme et un service militaire qui le mènera successivement au Maroc, en Algérie et en Allemagne, il entre au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux en 1948. Il y restera jusqu'en 1952 où il rejoindra comme stagiaire la paroisse de Saint-Hippolyte dans le 13^e arrondissement de Paris. Dirigée par un prêtre de la jeune Mission de France, cette paroisse est alors, dans un quartier ouvrier, un centre d'initiatives sociales et d'innovations liturgiques. C'est là que naît chez Daniel sa vocation de prêtre-ouvrier (PO) qu'il concrétisera, lors de son ordination en 1955, en entrant à la Mission de France.

Vicaire à Saint-Hippolyte pour la période 1955-1967, il va se mettre au travail à temps partiel de 1958 à 1965, ensuite à plein-temps dans le métier de soudeur. D'abord dans diverses entreprises, comme Babcock, puis chez Renault Billancourt en 1970 où il restera jusqu'à sa retraite. Bien qu'alors marié, c'est là qu'il réalisera pleinement son engagement de PO. Le combat pour la dignité de ceux qui travaillent à la chaîne et la responsabilité syndicale vont prendre le dessus sur la dimension culturelle de la vie du prêtre ordinaire. Son livre apporte une riche information sur cette période de la régie Renault, notamment ses innovations technologiques et le travail des OS assuré par un nombre croissant d'immigrés. Vingt-neuf ans après la fermeture de la gigantesque usine de Billancourt en 1992, les anciens travailleurs de l'île Seguin réclament toujours la création d'un lieu de mémoire.

En 1969, Daniel avait fait le choix du mariage avec Michèle Bartoli. Cet acte de liberté sur l'obligation du célibat à vie créera une situation de fait à la Mission de France. Son récit nous restitue ainsi les luttes et les expériences de la seconde moitié du XX^e siècle, avec des formes nouvelles de solidarité. Alors que la crise du christianisme et de l'Église catholique s'avère aujourd'hui profonde et durable, ce livre, écrit par son épouse en forme de témoignage, est éclairant et porteur d'espérance.

Michèle Bartoli-Bonnechère, professeure des Universités, émérite de l'Université d'Évry, Paris-Saclay, est l'auteure de plusieurs ouvrages dont Le droit du travail (La Découverte, 2008). Elle a écrit ce livre à partir du journal et des notes personnelles de Daniel Bonnechère, et du récit de ses camarades de travail.

PRÊTRE-OUVRIER À RENAULT BILLANCOURT

**L'ITINÉRAIRE DE DANIEL BONNECHÈRE
LA MISSION DE FRANCE, SON CHOIX DU MARIAGE
ET SES QUESTIONS À L'ÉGLISE CATHOLIQUE**

Visitez notre site :
www.karthala.com
Paiement sécurisé

Couverture : Mars 1973, lors de l'importante grève des OS sur presses à Renault Billancourt. À la gauche de Daniel, Roger Sylvain (secrétaire général de la CGT à Billancourt) et Gérard Muteau (*cf.* son témoignage aux chapitres 7 et 8). Photo Michel Smolianoff (D.R.).

© Éditions KARTHALA, 2021
ISBN : 978-2-8111-2916-3

Michèle Bonnechère

Prêtre-ouvrier à Renault Billancourt

**L'itinéraire de Daniel Bonnechère
La Mission de France, son choix du mariage
et ses questions à l'Église catholique**

Préface de Claude Wiener

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Introduction au droit, La Découverte, Repères, 1994, 125 p.

Le droit du travail, La Découverte, Repères, 2008, 123 p.

Ouvrages collectifs :

Trente ans de libre circulation des travailleurs (dir.), La Documentation française, 1994, 256 p.

Le respect des droits fondamentaux sur les lieux de travail (dir.),
Le droit ouvrier, n° spécial, janvier 2011, 96 p.

L'inspection du travail, l'entreprise et les droits des travailleurs (dir.),
Le droit ouvrier, n° spécial, février 2015, 90 p.

Proposition de code du travail, sous l'égide du Groupe de recherche
pour un autre code du travail (dir. E. Dockès), Dalloz, 2017, 399 p.

Remerciements

Que soient remerciés tous ceux qui m'ont aidée dans la rédaction de ce livre. Les anciens de Billancourt, Alain Mennesson, Gérard Muteau, Arezki Amazouz, Mohamed Er Eguieg pour leurs témoignages. Les amis de la Mission de France, Francis Corenwinder pour ses conseils, Claude Wiener pour l'honneur que représente sa préface. Gratitude au père Renaud de la Soujeole qui a soutenu mon espérance. À la direction de Karthala, merci à Robert Ageneau pour sa confiance et sa clairvoyance. Que Robert Dumont trouve ici l'expression de ma profonde reconnaissance pour sa contribution considérable, tant matérielle que spirituelle, à cet ouvrage, et pour son humanité.

Préface

Pour assurer un rayonnement mérité à la riche et attachante personnalité de celui dont l'amour lui est toujours présent, Michèle Bonnechère nous offre ce livre, composé d'écrits de Daniel, de témoignages divers et de souvenirs personnels.

Des vastes espaces de la plaine normande à l'étroite impasse du 163 avenue d'Italie, de la vie de vicaire dans une paroisse en pleine évolution à la condition de prêtre-ouvrier, du travail à domicile pour peindre des poupées à l'entrée dans la plus grande usine de France, Daniel a vécu avec bonheur ces différentes situations. Mais elles ont toutes abouti à l'accomplissement en 1969 et 1970 représenté par le double et décisif événement du mariage et de l'entrée à Renault Billancourt, qui vont désormais remplir sa vie.

Le mariage est l'aboutissement d'un cheminement affectif qui va être le terrain d'un équilibre personnel. L'entrée à Renault Billancourt est le couronnement d'un cheminement professionnel et sera marqué par la reconnaissance d'une compétence professionnelle et très rapidement l'accession à d'importantes responsabilités syndicales dans le cadre de la CGT (en 1972, délégué syndical pour l'ensemble Renault Billancourt, et de 1976 à 1988 membre de l'Union départementale 92). Cet engagement sera dominé par le souci des Immigrés et des OS (souvent les mêmes) en vue de leur obtenir un salaire décent, et surtout de leur faire acquérir une formation pouvant les conduire

à un statut professionnel plus humain que le travail monotone à la chaîne.

Cet engagement était pour Daniel l'exercice de la mission reçue à l'ordination, et il était porté en pleine solidarité avec Michèle.

Après sa retraite professionnelle, Daniel trouvera des occasions de nouveaux engagements en particulier avec les Républicains d'Irlande du Nord, et au secours des animaux errants.

Après la première partie du livre surtout narrative, la deuxième est plus réflexive. J'en retiendrai deux éléments.

Le rescrit pontifical de dispense de l'état clérical (bien différent du renvoi de l'état clérical imposé aux auteurs d'abus sexuels), communiqué à Daniel en 2014, contient des dispositions humiliantes qui font entrer le prêtre dispensé dans une sorte de sous laïc. Mais, depuis 2019, est utilisée une formule différente et bien plus respectueuse, suggérant l'appel aux capacités de l'intéressé au service de la vie de l'Église. On est en droit de penser que ces dispositions favorables seront désormais appliquées même aux prêtres ayant obtenu leur rescrit sous la forme ancienne.

Quant à la légitimité de l'obligation de célibat, je n'entrerai pas dans le débat de savoir si cette disposition est contraire à la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948. Mais il me semble observer des traces d'une évolution. En particulier, le synode épiscopal sur l'Amazonie a suggéré la possibilité pour cette région cruellement dépourvue de prêtres d'ordination d'hommes mariés. Il n'a pas été donné suite pour l'instant à cette suggestion, mais c'est au moins une porte entre-ouverte. Si ce changement de discipline devait avoir lieu, il devrait être précédé d'une étude approfondie de ce que vivent les prêtres orientaux, catholiques et orthodoxes, qui sont dans l'ensemble mariés et pères de famille.

Il faut donc être reconnaissant à Michèle Bonnechère de nous offrir ce livre. Il permettra à ceux qui ont connu Daniel de garder vivant son souvenir, et à ceux qui ne l'ont pas connu de découvrir une figure remarquable. Souhaitons à ce livre une importante diffusion et un vrai succès.

Claude WIENER
Prêtre de la Mission de France.

Avant-propos

Daniel Bonnechère, né en 1927, a été ordonné prêtre en 1955 et incardiné à la Mission de France. Vicaire à Saint Hippolyte de 1955 à 1967, il a été prêtre au travail d'abord à mi-temps, puis à plein temps dès 1965. Après s'être marié en 1969 à Michèle Bartoli, il a été embauché à Renault Billancourt en 1970, où il est devenu délégué syndical de la CGT et a été amené à intervenir pour la défense des Immigrés employés sur les chaînes de montage de l'Île Seguin, ce qui a profondément marqué sa vie. À ce moment-là, son engagement de P.O a pris tout son sens. Le mariage de Daniel l'a placé, de fait, à côté de la Mission de France, à laquelle il appartenait depuis 1955, mais n'a pas signifié une bifurcation dans sa vie. Sa recherche d'une vie en « témoin de l'Évangile » s'est poursuivie et approfondie, l'amour dans le mariage lui donnant une force nouvelle. Nous avons vécu notre amour comme une grâce, une plénitude, et ceci demeurera à jamais.

À la retraite, il s'est investi ensuite dans la solidarité avec les Républicains irlandais et dans la lutte contre certaines spirales de la misère, où celle des animaux était inséparable des difficultés rencontrées par des personnes en situation précaire. Il est mort le 4 juin 2020, des suites d'une lourde insuffisance cardiaque, qui le taraudait depuis 1998.

Enfant de l'exode, il a écrit un journal sur la très riche expérience de son adolescence dans les fermes de Normandie, la période du lycée et des scouts à Paris, les années de service militaire et de séminaire, et des notes parfois développées sur la

période Saint-Hippolyte et celle de la « reprise » des prêtres-ouvriers.

Daniel était humble et n'a jamais entendu faire sur son propre parcours un travail d'historien. Les documents qu'il a conservés sont le plus souvent des notes de réflexion, destinées à l'aider dans la conscience de son rôle.

Ce livre est donc écrit par son épouse, à partir de son journal, des documents retrouvés, des souvenirs personnels, et aussi des témoignages. C'est un livre sur la vie de Daniel, mais qui voudrait particulièrement faire revivre ses combats à Renault Billancourt et dans le treizième arrondissement.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, est proposée une réflexion sur le choix du mariage qui fut le sien (un mariage civil en 1969, ensuite, plus tard, le sacrement de mariage à Saint-Hippolyte, en 2014), puis sur la fidélité à la mission et la nécessité pour l'Église de faire sortir du silence les prêtres qui se marient. Des questions précises sont posées sur le sacerdoce et l'accomplissement humain, la sexualité et le sacré, les dangers du cléricalisme.

À noter que les trois premiers chapitres de ce livre sont la reprise quasi mot à mot du journal même de Daniel. Les suivants sont la description par moi, sa femme, de la suite de sa vie, avec de larges extraits de ses propres archives ou de celles de la Mission de France (MDF), etc.

Michèle Bonnechère

PREMIÈRE PARTIE

UNE FERVENTE HUMANITÉ : MISSION DE FRANCE, ENGAGEMENT SYNDICAL, SOLIDARITÉS DANS LE SIÈCLE

Après la mort de Daniel, un des messages reçus de Anne C. exprime sans doute la trace laissée par Daniel :

« Mes parents (...) ont été très proches de lui et de Jean de Miribel à St Hippo dans les années 60. Dans l'aventure des prêtres-ouvriers et la guerre d'Algérie, je garde un souvenir d'enfant de leur engagement total auprès des plus faibles et des persécutés. Puis-je vous dire que leur fervente humanité a coloré notre vie familiale et sans doute semé en nous esprit critique et sensibilité sociale. Merci à lui ».

1

Les premières années, jusqu'au service militaire

Sur ses années d'enfance et d'adolescence, Daniel a écrit un journal précis, repris dans les lignes qui suivent.

De la campagne normande à Rouen

Je suis né le 3 septembre 1927 à Esteville en Seine-Maritime. J'étais le second parmi quatre garçons. Nous habitions une petite maison du hameau de Bois-Normand où mon père était fermier et cultivait quatre-vingts hectares de terres appartenant au Comte de Germiny. En plus de la famille, il y avait : Joseph, le charretier, Prieur, le vacher et Marie Troude, « la bonne », comme on disait à l'époque. Une quinzaine de vaches (et veaux), trois chevaux, quelques cochons. Ma mère et Marie Troude s'occupaient de l'importante basse-cour (canards, poules, dindes) et des lapins dans des casiers rangés dans la cour.

On entrait dans la maison par trois marches : une cuisine très grande, la salle à manger (pour les grandes occasions), à l'étage deux petites chambres et la chambre des parents, avec une cheminée. Une grosse cuisinière à bois trônait dans la cuisine, à côté d'une table ronde avec des chaises pour nous et Marie, et

d'une longue table massive avec des bancs pour les « commis ». Marie les servait avant de venir s'asseoir avec nous.

Derrière la maison, un petit jardin potager avec quelques fleurs et arbustes était entouré d'une barrière pour empêcher les animaux de tout dévaster. Vaches et veaux allaient et venaient en liberté et ne rentraient à l'étable que pour la traite. Deux endroits étaient dangereux pour les enfants : la mare où buvaient les animaux, et le puits où Marie allait chercher l'eau. Elle plongeait le seau dans un trou béant et le remontait avec un treuil à manivelle fixé à la margelle en ciment sous un toit de tuile. J'avais le droit de regarder, pas de me pencher. C'était fermé par un lourd couvercle. Un jour qu'elle avait un chagrin amoureux, Marie a voulu se jeter dans la citerne. Prieur l'en a empêché.

Le jeudi était le jour du marché à Bosc-le-Hard. Joseph préparait la charrette, attelait la jument à la carriole, et maman y mettait les volailles et lapins enfermés dans des casiers grillagés. Elle préparait œufs, beurre, légumes pour les installer à sa place, afin de les vendre. Au retour, elle rapportait les « commissions » pour la semaine, c'était elle qui gérant le budget familial. Je me rappelle la caisse de harengs frais arrivés directement de Dieppe qu'elle mettait à macérer dans une jarre en grès. Avec le lard salé, le boudin, la soupe aux choux, le pot-au-feu, ça aidait à « nourrir tous les hommes qui ont faim », comme elle disait.

Un talus épais planté de sapins séparait notre maison de celle des Léger. Marius, le père, était journalier chez le comte de Germigny, et les deux garçons, William et Gérard, mes compagnons de jeux et d'école à Esteville. Le chemin pour l'école semblait long ; il ne devait pas faire plus de un kilomètre, mais situé entre des rideaux d'arbres, et le soir c'était sombre. « As-tu pur, té ? » disait William, « non mè j'ai pas pur et té »... J'étais bon à l'école car j'étais arrivé sachant lire et « lire l'heure ». Mon frère aîné, Alain, allait à la grande école à Cailly. Il habitait chez les grands-parents Homère et Anna Bonnechère. Ils avaient une grande maison, la plus grande du bourg, dont Homère était le maire. Notaire à la retraite (à 45 ans pour problèmes cardiaques !) il était aussi juge de Paix au chef-lieu de canton, Clères. Lui était sévère, elle bonne grand-mère. Après mes

8 ans, j'allais aussi à Cailly, mais je dormais à la maison et mon père me conduisait en auto, ou bien Joseph en carriole ou sur le cadre de son vélo.

À mes 9 ans j'ai fait ma communion « privée », après une retraite d'une journée chez le curé, l'abbé Marquesy. Sa mère nous avait fait un bon repas et servi de la frénette. Mon seul souvenir religieux est qu'il ne fallait pas se laver les dents pour le jeûne eucharistique.

En 1936, on a déménagé pour Rouen, car mes parents avaient fait faillite à la ferme. Le bétail, tous les instruments agricoles, ont été exposés dans la cour de notre maison pour une « vendue ». Les voisins venaient voir et payaient au commissaire-priseur. C'était très triste pour les parents. Mon père avait trouvé un travail dans la tannerie ABSIRE à Rouen, très mal payé, et nous avons emménagé dans un appartement de quatre pièces, au troisième étage, dans la rue Louis Ricard, près de la Mairie et à cinquante mètres du lycée Corneille, où nous avons été inscrits, Alain et moi. En 1937, j'ai fait ma communion solennelle et j'ai été choisi pour lire le discours de bienvenue à l'évêque qui nous a « confirmés ». En 1937, nous sommes allés en vacances à La Baule, où les grands-parents Bonnechère venaient de faire construire une villa après avoir vendu la maison de Cailly.

À notre arrivée à Rouen, pour que nous fassions de l'exercice en plein air, nous avons été inscrits, Alain aux Scouts, et moi aux Louveteaux. Je me souviens du louvetier Delaplace, qui nous faisait faire des virées dans les environs. J'en revenais « crevé » au point de m'endormir le soir au dîner. J'étais amoureux de la cheftaine Fleuriel, qui nous emmenait aux « Petites eaux », un terrain boisé près de la colline Sainte-Catherine.

La ferme de Bray, un paradis

Pour les petites vacances, nous prenions le train à la gare Rive Droite pour aller à Sommery. Trajet à pied avec les bagages à porter sur deux à trois kilomètres après l'arrivée à la gare de Sommery. Mais ensuite c'était le paradis : la ferme de Bray. On y entraînait dans une cuisine (soixante mètres carrés) avec la cheminée où brûlait en permanence un bon feu. À l'intérieur du foyer se trouvaient deux sièges de part et d'autre de la crémillère où pendait une marmite d'eau toujours chaude. On venait là se sécher ou se réchauffer. Nous étions accueillis par Madeleine et Marguerite, très amies avec maman et papa, qui avaient occupé dans les environs une petite ferme, à Roucherolles, où Alain était né en 1924. À Sommery, il y avait trois garçons. Pierre, l'aîné, maire de Sommery, René mort en 1939 d'un cancer de l'estomac, et Georges le plus jeune. Pierre avait « fait Verdun » et en parlait souvent. « On se cachait dans un trou d'obus et dès qu'un autre obus tombait ou sautait dans le trou qu'il venait de faire car jamais l'obus ne tombe deux fois au même endroit ». Et cela pendant vingt-quatre heures... Il avait eu les cheveux gris à vingt-deux ans ! Georges, plus jeune, avait négligé de se présenter à la convocation du service militaire en 1922, et les gendarmes de Forges étaient venus le chercher. Cela lui avait valu de passer deux ans en régiment disciplinaire et d'être envoyé au Maroc pour la « pacification », sous les ordres de Lyautey, qu'il estimait beaucoup. Il parlait souvent de la guerre du Rif. Nommé caporal, il en était fier. Les deux sœurs s'occupaient de l'étable, une grande et longue pièce, mystérieuse quand on y pénétrait. Dans la lumière venant de minuscules ouvertures au niveau du toit, on distinguait peu à peu les vaches, le nez dans la mangeoire, levant la queue de temps en temps pour chasser les mouches ou faire un besoin... attention aux éclaboussures au passage. Il faisait une chaleur agréable et, au moment de la traite, Mad et Margot s'asseyaient sur un tabouret, la tête contre le flanc de la vache, et on entendait le lait gicler dans le seau en moussant. Une odeur douce et âcre où se

mêlaient paille, foin, lait, bouse, dégageait une impression de paix et de bien-être.

Après il fallait descendre le lait à la crèmerie, dans deux seaux accrochés à un « porte-cou » posé sur les épaules, sur une centaine de mètres d'un chemin boueux en hiver. Quand j'étais là, mon travail était de porter la lampe-tempête. Le lait était versé dans « l'écremeuse », et chaque semaine Mad et Margot faisaient le beurre avec la crème conservée dans de grandes jarres (de vingt litres) en terre cuite. Le lait écrémé (ou petit lait) était destiné aux veaux en bas âge et aux cochons.

C'est là qu'entrait en scène Georges. Le père Georges, avec son porte-cou à deux seaux, prenait la direction de la porcherie. En passant par le « moulin », il ajoutait de l'orge écrasée pour faire une bouillie consistante. On servait d'abord la truie et ses porcelets, tous pataugeaient dans la longue mangeoire avec des cris de joie et des criailleries. Le tour venait alors au verrat (énorme, avec un anneau dans le nez sans douleur, paraît-il ?), puis les deux étables où étaient les cochons « à l'engrais ». L'odeur était plus agréable à l'étable des vaches.

Enfin, faire téter les petits veaux était un sport. Il fallait leur tenir le seau, car avec des mouvements précipités ils renversaient tout récipient. Ils aimaient lécher les mains, je m'y étais habitué.

Au début de l'été, c'étaient les fenaisons. Nous avions une part au travail.

Quand le foin était coupé, on devait le retourner chaque jour pour qu'il sèche. Pour la moisson, c'étaient des journées de travail derrière la moissonneuse-botteleuse, qui laissait tomber tous les cinq ou six mètres une botte de blé qu'il fallait dresser debout les unes contre les autres en « villottes » pour qu'elles sèchent. Alors il fallait regarder les nuages... et choisir le bon jour pour les engranger. Le transport se faisait sur un long chariot avec des « ridelles ». Deux hommes entassaient les gerbes que leur passaient les autres, au bout d'une longue fourche à trois dents. Les quatre chevaux n'étaient pas de trop pour tirer un chargement pouvant faire cinq mètres de hauteur.

La ferme de Bray était située dans le creux de la rivière « l'Ailette », les champs sur le plateau. C'était toujours impressionnant de voir les chevaux descendre la côte en s'arc-boutant, le charretier Molard les tenant très serrés tandis que Georges, à l'arrière, maintenait le frein sur les roues arrière. Un moment agréable, quand on allait à « la plaine » pour les fenaisons ou la moisson, était la pause déjeuner. L'on sortait des chariots deux paniers bien garnis : pain, beurre, fromage de Neufchâtel, lard petit salé, et des jarres en grès contenant du cidre (appelé « boisson », pour le différencier du cidre bouché). À l'ombre des meules de foin et des villottes de gerbes, c'était un bon moment de détente.

Les vacances à Bray se composaient de deux parties. Les vacances « totales », comme disait le père Georges, c'était quand les parents étaient repartis à Rouen et nous laissions loin des brouillards de la ville une ou deux semaines, « totalement » libres. On occupait la chambre du bout au premier étage, trois lits, deux alcôves, seau et cuvette pour la toilette (rapide). Le petit déjeuner se prenait dans la cuisine près de la cheminée et des fourneaux, sous la lampe (à essence Tito-Landi car il n'y avait pas l'électricité), sur une table en bois de huit mètres de long et deux bancs patinés par le temps. Beurre et lard trônaient en permanence pour la succession des services. Les hommes, puis les femmes, et nous. Après cela, balades, jeux dans le jardin. On grimpait aux arbres, on fabriquait des mini-moulins sur la rivière. Parfois une tâche nous était donnée : ramasser les œufs dans un panier à salade en fil de fer, rassembler les poussins baladeurs et leur donner de la mie de pain trempée, ramasser des herbes pour faire la pâtée des dindons. Le soir il fallait coucher les poules, en fermant bien les poulaillers à cause des renards.

La vie, quoi. On était contents de retourner au lycée après cela.

En 1938, mon père a été embauché en 3x8 aux papeteries de la Chapelle à Saint-Étienne-du-Rouvray, à dix kilomètres de Rouen, où l'on a déménagé. Il travaillait la nuit et avait un beau

vélo pour le trajet. Cette année-là, on est allés en vacances d'été au Genetay, une vieille maison sans confort dans la forêt à l'ouest de Rouen. Grandes balades, ramassage du bois pour faire le feu (pas de gaz), cueillette de champignons et de fruits sauvages. Papa revenait chaque soir en vélo. Il faut dire qu'on attendait « une petite sœur » pour septembre.

La famille vivait mieux, mais je me souviens de l'hiver 1938, très froid, où l'on allait chercher le charbon pour chauffer l'appartement seau par seau chez le bougnat en face. Yvon, le petit frère né en septembre, est mort d'une encéphalite à l'âge de un mois. Cérémonie très triste dans l'église St Ouen, place de la Mairie. Tous nos vêtements avaient été passés au noir chez le teinturier. Maman était très éprouvée.

Pour l'été 1939, je suis parti en camp scout à Locmariaquer, près de Quiberon, et ensuite nous avons passé le mois d'août à Acquigny, près de Louviers (Eure) dans une villa louée par grand-père Loulou (père de maman) qu'on appelait ainsi, car il nous disait « bonjour mon Loulou ». Il y avait aussi Renée, la sœur de maman, qui venait d'épouser Pierre du Guiny ; ils revenaient de leur voyage de noces à Bruxelles.

La guerre, l'exode

Au cours d'une promenade, nous avons entendu que la guerre était déclarée, le 3 septembre, jour de mon anniversaire. Père de quatre enfants, papa était « affecté spécial ». À l'usine, Georges Perrier, du même âge, fut mobilisé à la caserne de Rouen. Il venait souvent en permission le soir ; puis il a été envoyé au « front de mer », à Criel, près de Dieppe. La guerre n'a pas changé la vie ordinaire, sauf le camouflage des lumières pour la « défense passive ».

Aux vacances de Pâques, nous sommes allés à Sommery comme d'habitude. Les troupes allemandes attaquèrent en Hollande, Belgique et en Alsace. Plusieurs divisions anglaises débarquèrent dans le Nord pour tenter de bloquer l'avancée allemande. On commençait à être inquiets.

Au début du mois de mai, la France était envahie au Nord-Pas-de-Calais, aux Ardennes, la ligne de front étant sur la Somme. Un soir nous avons vu mon père arriver à vélo. Il venait nous chercher afin d'éviter que la famille ne soit séparée si l'avance allemande se poursuivait. Nous sommes partis immédiatement, à pied, Jean-Claude, huit ans, assis sur le vélo que papa menait à pied, et avons marché toute la nuit pour arriver par grand soleil rue Louis Ricard. Maman nous avait préparé un chocolat et des tartines, et nous nous sommes mis en route avec quelques bagages. Le but était de traverser la Seine car sûrement les troupes françaises arrêteraient l'avance allemande sur cette « défense naturelle », pensait-on.

Direction Acquigny, quarante kilomètres, en marchant le long de la route où passaient sans cesse des convois militaires. Nous étions dans un flot de piétons, vélos, charrettes et voitures surchargées (avec le matelas sur le toit contre les balles). Lorsque quinze ou vingt kilomètres nous séparèrent de la Seine, nous fîmes une halte. Maman était enceinte de sept mois, on a dormi quelques heures sur le bord de la route malgré le bruit incessant. Et nous sommes arrivés au matin dans la maison d'Acquigny. Un groupe de soldats anglais occupait la maison voisine.

Papa est retourné quelque temps travailler à l'usine, qui se trouvait côté sud de la Seine et n'était pas menacée. La vie a repris. Avec Alain, on s'est « payé » de grandes leçons d'anglais avec nos voisins et on a fumé quelques « blondes ». L'avance allemande progressant, le préfet de Seine-Maritime (appelée alors inférieure) a décidé l'évacuation du département vers le Morbihan, et les parents décidèrent de suivre cette consigne. La voiture de Pierre du Guiny était restée au garage : lui était à Givet dans les Ardennes, et son épouse venait d'accoucher à Paris. On a rempli cette voiture de toutes nos affaires et pris la route de Bretagne. Les troupes allemandes étaient à Rouen et l'aviation mitraillait la route pour désorganiser les convois militaires. Évreux, où nous passions, fut notre première vision de ville détruite, maisons, animaux. Je revois encore le spectacle

de chevaux morts sur le bord de la route. Les avions passaient sans arrêt sur nos têtes. À proximité de Conches, on s'est arrêtés pour se mettre à l'abri, couchés dans un petit jardin sous la mitraille. Le moteur de la voiture était encore en marche, on est repartis sans dommage pour ne s'arrêter qu'à Vitré. Le soir on a dormi à Rennes dans un centre d'accueil, un gymnase. Le lendemain, à Vannes, les services préfectoraux nous ont affectés au village de Plescop dans une maison réquisitionnée. Ouf, les saucisses bretonnes grillées en plein air restent mémorables.

Bon accueil des Bretons. Mon frère Philippe est né le 26 juillet et, peu après, papa est reparti car l'usine recommençait à fonctionner. On n'avait pas vu beaucoup de soldats allemands, juste quelques convois sur la grand-route.

Retour à Rouen, et Paris

Fin août, ce fut le retour à Rouen. Puis au printemps 1941 on a déménagé du centre ville pour aller route de Darmetal dans une maison avec jardin, « au bon air ». Il était prévu que Tante Léontine (sœur de la mère de maman) viendrait habiter avec nous : veuve, elle s'ennuyait au fond du Calvados et elle aiderait à payer le loyer. Il fallait prendre le tramway pour aller au lycée Corneille. Pendant cette période, la grande préoccupation devenait le ravitaillement, on allait manquer de tout : sucre, pâtes, huile. On avait des tickets pour le pain, des cartes de rationnement. Au cours de l'été 1941 à Sommery, le médecin local a découvert que Maman avait la tuberculose. Elle fut envoyée en Sanatorium dans les Pyrénées-Atlantiques, et les enfants dispersés. Alain à Paris, moi à Chenonceaux, Jean-Claude et Philippe à Méru chez Yvonne et Pierre, frère de Papa. Je fus inscrit au lycée par correspondance, mais ce ne fut pas un succès. J'étais plus motivé par le travail avec oncle Pierre, menuisier-ébéniste.

Le Cher, qui bordait la maison, servait de ligne de démarcation avec la « France non occupée ». L'État français de Pétain prônait le retour à la terre avec ses « valeurs ». Mon père a quitté